

LE 06.02.26 QUOTIDIEN DE L'ART l'hebdo



ENQUÊTE

En Ukraine, les artistes face à l'invasion russe

CONVERSATION

« En Iran, l'art brut n'est pas une curiosité périphérique, mais un récit fondamental et intact d'une condition historique »



CHÂTEAU
DE SCEAUX
MUSÉE
DÉPARTEMENTAL



Trésors et coulisses du Château

HISTOIRE D'UNE COLLECTION

► EXPOSITION

19 sept. 2025
22 mars 2026

Scannez ce QR code
pour plus d'informations



Retrouvez toutes nos offres d'abonnement
sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie,
sas au capital social de 2 100 220,80 euros
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris rcs Paris
n°435 355 896 - CPPAP 0330 W 91298 issn 2275-4407
Propriétaire : Frédéric Jousset
www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par
Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris,
France – tél. : 01 40 09 30 00.

Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication
Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Rédactrices en chef adjointes
Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)
Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Marine Vazzoler
(mvazzoler@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Jade Pillaudin

Contributeurs de ce numéro Anaïs Fa, Jordane de Faï,
Hugo Lautisser, Armelle Malvoisin
Directrice du studio graphique Hortense Proust
Maquette Anne-Claire Méry
Secrétaire de rédaction Aude Jouanne
Iconographe Léa Vicente

Publicité digital et print (advertising@lequotidiendelart.com)
Directrice Dominique Thomas
Pôle Art France Peggy Ribault, Clara Debrois, Julie Livan
Pôle Hors captif Hedwige Thaler, Elvire Schardner
Studio Lola Jallet (studio@beauxarts.com)

Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Daria Koltsova et son installation *Camouflage* au
parc Tammsaare à Tallinn. Courtesy de l'artiste.

© ADAGP, Paris 2026, pour les œuvres des adhérents.

TÉLEX 06.02

➔ Toute victime de Christian Nègre, ancien DRH du ministère de la Culture, qui a également officié à la direction des affaires culturelles de la région Grand Est, n'ayant pas encore été entendue, est appelée par la procureure de Paris à se signaler au plus vite auprès de l'OCRVP (l'Office central de répression des violences aux personnes, cosaisi avec les services de police judiciaire). Mis en examen par deux juges d'instruction pour « administration de substance nuisible », « violences par personne chargée de mission de service public » et « atteinte à l'intimité », Christian Nègre est soupçonné d'avoir agressé près de 250 femmes en leur administrant des diurétiques pour les forcer à uriner.

Alors que les politiques et syndicats de police n'ont pas tardé à s'indigner publiquement suite à la performance réalisée dans le cadre de la restitution d'un workshop à l'École d'art de Mulhouse où l'on voyait des étudiants, les yeux bandés, frapper une piñata géante en forme de voiture de police, le directeur de l'école a tenu à expliquer que la performance s'inscrivait « dans le cadre

d'un travail pédagogique » et relevait « pleinement des champs de la création, de l'expérimentation et du débat esthétique, qui traversent l'histoire de l'art ». L'Association nationale des écoles supérieures d'art et de design estime, quant à elle, qu'« assimiler une proposition artistique étudiante à une position idéologique, l'extraire de son cadre pédagogique et l'exposer à la vindicte publique constituent une atteinte grave aux libertés fondamentales ».

➔ Sila Candansayar, Mariama Conteh, Maximilien Curtis X Cabinet Alecoya, Cléopatra Gones, Anna Kereszty, Papiyon et Apolline Régent sont lauréates et lauréats de la troisième édition du programme « Mennour Emergence », doté de 17 500 euros alloués à la production des œuvres, soit 2 500 euros par artiste. L'exposition collective des lauréates et lauréats ouvrira le 16 avril 2026, à la galerie Mennour.



Le DESIGN à l'œuvre



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE ROUEN
MUSÉE FLAUBERT ET D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
MUSÉE DE LA CORDERIE VALLOIS

5 DÉC. 2025 - 18 MAI 2026
5 expositions gratuites



musees-rouen-normandie.fr



HÔTEL LITTÉRAIRE
GUSTAVE FLAUBERT



peinture
& nuances

École du Louvre
Palais du Louvre

connaissance
des arts

RADIO
CLASSIQUE



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

métropole
ROUEN NORMANDIE

Le Grand-Duché monte doucement en gamme

Créé il y a plus de 50 ans, le salon Antiques & Art Fair Luxembourg se bonifie. Si elle n'a pas encore le niveau de la BRAFA, la manifestation ne ressemble plus à la brocante chic de ses débuts. Du 28 janvier au 1^{er} février, elle a rassemblé au Luxexpo plus de 80 galeries et antiquaires, dont de grosses pointures internationales en art d'Asie : les galeries Barrère et Deydier. Ce dernier, qui venait pour la troisième fois consécutive, a conclu plusieurs ventes avec des amateurs rencontrés lors des éditions précédentes, et qui ont mis du temps à se décider. Ils sont repartis avec un chameau et une dame de cour en céramique de la période Tang, ainsi que de rares personnages et animaux de la dynastie des Sui (qui n'ont régné que 30 ans à la fin du VI^e siècle), soit une production connue pour ses émaux vernissés crème. Exposant régulier depuis 15 ans, la galerie belge Delobelle & Delobelle, spécialisée

en mobilier anglais des XVIII^e et XIX^e siècles, confirme la qualité croissante de ce rendez-vous. Elle a vendu un bureau et plusieurs petites bibliothèques à des clients luxembourgeois, mais aussi à des Belges, des Français, des Hollandais et des Allemands installés dans le Grand-Duché. Basé près de Lyon, le Français Vincent Guillet revient volontiers depuis 2018 exposer des objets extra-européens, majoritairement d'Afrique. Il a rapidement cédé un masque Zandé, un fétiche Songyé, deux masques Tshokwé et une statue Buyu du Congo, un bronze Tiv du Nigéria, tandis qu'il discutait la vente d'un masque Yup'ik d'Alaska en fin de salon. « *Je me suis fait un noyau de collectionneurs réguliers* », indique l'antiquaire, qui sera rejoint l'an prochain par un confrère parisien de son domaine, venu en visiteur et convaincu par le potentiel de la foire.

ARMELLE MALVOISIN

➔ antiquaires.lu



Le stand de la galerie belge Delobelle & Delobelle, spécialisée dans le mobilier anglais des XVIII^e et XIX^e siècles.

© Armelle Malvoisin.

Aiguière en forme de yi, Chine, dynastie des Zhou occidentaux (1027-771 av. J.-C.), bronze, h. 8 cm, diamètre : 12,5 cm.

Présentée sur le stand de la galerie Christian Deydier, Hong Kong

© Armelle Malvoisin.



MUSÉE DE LA CHASSE & DE LA NATURE

Vivez une parenthèse hors du temps avec une visite privée au Musée de la Chasse et de la Nature...

01 87 89 91 50

FONDATION FRANÇOIS SOMMER

Appel à projet Expositions Gulbenkian

Hiver

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
DÉLÉGATION EN FRANCE

Belgique
France
Luxembourg
Monaco
Suisse

Candidatures
du 15 janvier 2026
au 15 mars 2026

2026

Centres d'art, musées, fondations, institutions culturelles, associations, soutenez un/une artiste de la scène portugaise. Ce dispositif d'aide à la réalisation d'expositions vise à soutenir la programmation d'artistes de toutes disciplines des arts visuels. Détails et modalités de candidature sur www.gulbenkian.pt/paris

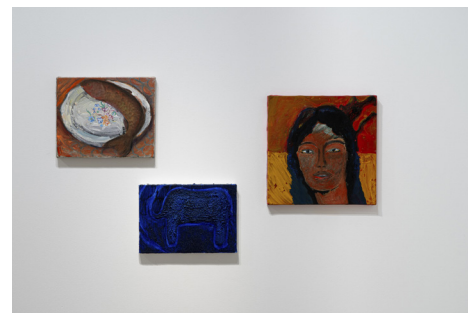
À Paris, une exposition caritative ouvre au profit des enfants de Gaza

« Ça faisait longtemps que nous voulions faire cette exposition », expliquent le docteur en muséologie et critique d'art Noam Alon et la militante Ofri Grynbaum quand nous entrons au numéro 8 de la rue Saint-Claude, à Paris. Jusqu'au 14 février, le duo y présente une exposition caritative, co-organisée avec la peintre Nathanaëlle Herbelin, rassemblant une vingtaine d'artistes, et dont l'intégralité des fonds ira à l'organisation The Gaza Children Village. « C'est par Nathanaëlle que nous avons découvert l'association », précisent Noam Alon et Ofri Grynbaum, avant de s'étonner : « Depuis le début de la guerre, il n'y a pas eu une seule initiative dans le monde de l'art à destination des enfants gazaouis. Nous estimons avoir un devoir envers eux et ce projet d'exposition caritative a pour objectif d'apporter un soutien concret. » Leur choix de se tourner vers cette organisation répond à l'histoire et à l'action de l'association fondée en 2025 par le neurochirurgien américain d'origine palestinienne David Hasan. « Il est arrivé à Gaza avec la première délégation de médecins en décembre 2023 », détaille Noam Alon. Depuis, il « met en place des structures

destinées à soulager les immenses souffrances de la population et coopère avec de nombreux acteurs sur le terrain », ajoute-t-il. Les trois organisateurs ont d'abord demandé à leurs amis artistes s'ils étaient d'accord pour donner une de leurs œuvres, puis ils ont étendu le cercle jusqu'à rassembler de nombreux noms. « Il y a eu un élan collectif de solidarité, se réjouissent-ils. La plupart des artistes n'ont pas hésité un seul instant à offrir une œuvre au profit de l'association. » Tandis que nous nous enfonçons dans le lieu, nous découvrons ainsi des pièces de Sophie Varin, Farah Atassi, Liv Schulman, Anri Sala, Elené Shatberashvili, Benoît Piéron, Nanténé Traoré ou encore de Jean Claraq et Nathanaëlle Herbelin, toutes deux réalisées spécialement pour l'occasion. Beaucoup des artistes présentés sont de jeunes peintres diplômés de l'École des beaux-arts de Paris, proches de Nathanaëlle Herbelin. Les prix des œuvres – certaines sont déjà vendues ou réservées – se situent dans une gamme de prix allant de 500 à 20 000 euros. Une fourchette large pour un geste de solidarité, qui, espèrent Noam Alon, Ofri Grynbaum et Nathanaëlle Herbelin, pourra contribuer « à la création de lieux où les enfants de Gaza pourront exercer leur droit le plus fondamental : être simplement des enfants ».

MARINE VAZZOLER

📍 « Pour Gaza Children Village », jusqu'au 14 février, 8, rue Saint-Claude, 75003 Paris



En haut : L'exposition caritative pour Gaza Children Village (gauche-droite les artistes) : Elené Shatberashvili, Cecilia Granara, Ines Di Folco Jemni.

L'exposition caritative pour Gaza Children Village (gauche-droite les artistes) : Liv Schulman, Tatiana Pozzo di Borgo, Farah Atassi, Alexandre Lenoir, Madeleine Roger Lacan, Maëlle Ledauphin, Benoît Piéron, Elené Shatberashvili, Cecilia Granara et Ines Di Folco Jemni.

LE
QUOTIDIEN
DE L'ART

ABONNEZ VOUS
DÈS MAINTENANT

LE MÉDIA
NUMÉRIQUE DES
PROFESSIONNELS
DU MONDE
DE L'ART

MARCHÉ DE L'ART/
POLITIQUES CULTURELLES /
ACTEURS DE L'ART /
EXPOSITIONS

Actualités, décryptages
et analyses du lundi
au vendredi sur vos écrans.





Ronald S. Lauder.
Alamy Stock Photo.

Jack Lang.
Alamy Stock Photo.

Jeffrey Epstein était bien introduit dans le milieu de l'art et possédait du David Hamilton

Le 30 janvier 2026, le département de la justice américaine a déclassifié et rendu publics près de 3,5 millions de documents bruts relatifs à l'affaire Jeffrey Epstein. L'homme d'affaires et philanthrope américain est un criminel sexuel accusé, en 2008, d'avoir mis en place un système de prostitution de mineures dans sa villa de Palm Beach, en Floride. Dix ans plus tard, en 2019, le financier est de nouveau accusé de trafic sexuel et d'organisation de trafic sexuel. Il est incarcéré au Metropolitan Correctional Center de New York et encourt alors jusqu'à 45 ans de prison. Il est retrouvé pendu en prison le 10 août 2019, quelques mois avant la tenue de son procès. Cette nouvelle salve de publication de documents déclassifiés (surtout des correspondances privées – e-mails, sms) donne un aperçu encore plus précis du système d'exploitation sexuelle de jeunes filles mineures qu'il avait mis en place et prouve aussi la bonne introduction de Jeffrey Epstein dans les milieux culturels, français notamment. Ainsi, *Mediapart* a exhumé des échanges avec Jack Lang et sa fille, Caroline Lang. Cette dernière aurait créé en 2016 une société *off-shore* avec Epstein dans les îles Vierges, tandis que le directeur de l'Institut du monde arabe et ancien ministre de la Culture aurait entretenu une relation amicale avec l'homme

d'affaires américain (qui lui avait été présenté par Woody Allen). Au delà des échanges des deux hommes autour d'un projet de livre sur *Le Petit Prince*, ou de visites effectuées ensemble au musée du Louvre, au Centre Pompidou ou à Versailles, les « Epstein files » (dossiers Epstein) révèlent que Jack Lang a également emprunté les véhicules de l'homme d'affaires (voiture, jet privé) pour pouvoir se déplacer lui-même ou pour les mettre à disposition de sa famille. Par ailleurs, dans plusieurs e-mails, le pédocriminel américain parle de ses visites de foires : la FIAC, dont il trouve l'édition de 2012 « *pas intéressante* », mais aussi Frieze et Art Basel Miami, à laquelle il semble se rendre régulièrement. Collectionneur, il achète en foire, en galerie (il est proche de Leah Klemm) ou en maison de ventes et un e-mail de 2013 indique qu'il avait acheté une œuvre du photographe accusé de viol sur mineure, David Hamilton. S'ils interrogent sur ce que savaient ou non les personnes concernées, aucun des documents que nous avons consultés ne révèle cependant une implication dans les trafics commis par le pédocriminel. Les relations d'Epstein avec le monde de la culture ne s'arrêtent pas là, et aux États-Unis, au moins deux personnalités du monde de l'art ont démissionné suite à la mise en ligne des dossiers : parmi elles, le président du département de pratiques artistiques de la School of Visual Arts (SVA), David A. Ross. Dans un e-mail datant de janvier 2015, exhumé par *Hyperallergic*, David A. Ross déclarait qu'il était « *toujours fier* » de compter Epstein parmi ses amis et qu'il trouvait

« *déprimant* » de le voir « *une fois de plus trainé dans la boue* ». Le collectionneur d'art américain Ronald Lauder apparaît, quant à lui, plus de 900 fois dans l'ensemble des dossiers liés à Jeffrey Epstein et semble l'avoir rencontré à plusieurs reprises en 2017, tandis que l'ancien président du conseil d'administration du MoMA, Leon Black, déjà pointé pour ses liens avec Epstein, apparaît dans plusieurs échanges. Plusieurs artistes ont aussi vu leur nom remonter dans les fichiers : l'artiste roumain Ion Nicola ou encore le plasticien belge Wim Delvoye. En 2013, Epstein aurait tenté de visiter à plusieurs reprises le studio de Jeff Koons, sans succès. L'artiste américain a reconnu avoir participé à un dîner dans l'Upper East Side à l'invitation d'Epstein la même année. En 2016, c'est avec l'artiste américain Andres Serrano qu'ils échangent à propos des prochaines élections américaines : « *J'étais prêt à voter contre Trump pour toutes les bonnes raisons* », écrit Andres Serrano à Jeffrey Epstein en octobre 2016. *Mais je suis tellement dégoûté par le scandale autour de l'expression "attrapez-les par la chatte", que je vais peut-être lui accorder mon vote de sympathie.* » Tentaculaires, les « Epstein files » mettent également en lumière les relations de l'ex-financier avec le jet-setter et collectionneur français Jean Pigozzi, avec lequel il entretient une correspondance soutenue, et qu'il retrouve souvent dans des contextes festifs, comme en 2010 pour célébrer Noël à bord du yacht de Pigozzi.

ANAIS FA ET MARINE VAZZOLER

To: jeevacation@gmail.com[jeevacation@gmail.com]; Jeffrey Epstein[jeevacation@gmail.com]
From: [redacted]
Sent: Thur 10/18/2012 11:35:33 PM
Subject: Re:

Because I did not feel comfortable about this

Envoyé de mon iPhone

Le 19 oct. 2012 à 01:19, Jeffrey Epstein <jeevacation@gmail.com> a écrit :

why didn't you show me your breasts k,, that s more important

On Fri, Oct 19, 2012 at 1:14 AM, [redacted] <[redacted]@[redacted]> wrote:

Why didnt you take me to Fiac with you?

Envoyé de mon iPhone

Un e-mail issu des archives
déclassifiées au sujet de
l'affaire Jeffrey Epstein.

Capture d'écran. DR.



En Ukraine, les artistes face à l'invasion russe

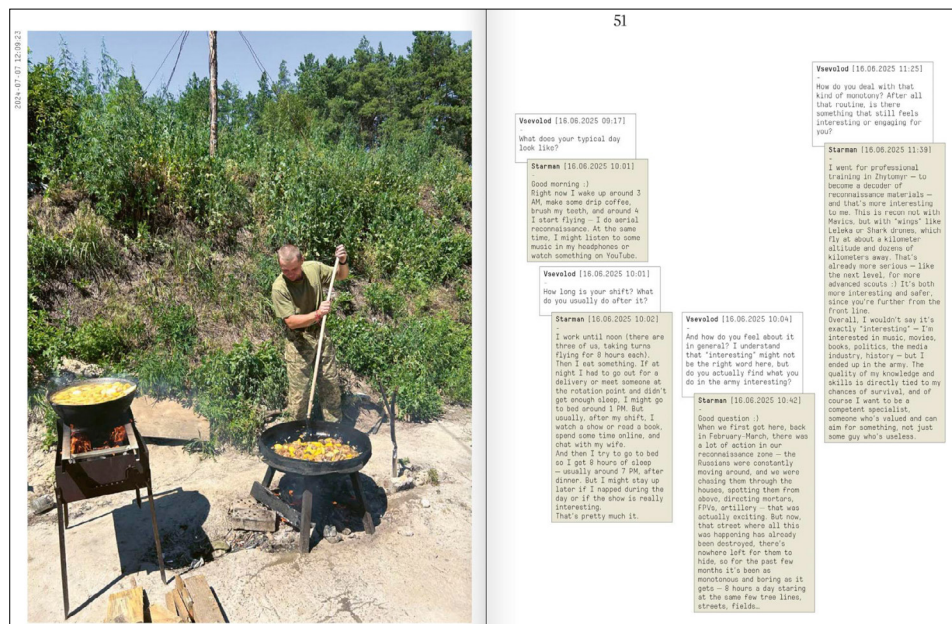
Daria Koltsova et son installation *Camouflage* au parc Tammsaare à Tallinn.
Photo : Priit Mürk/ERR.

Alors que la guerre s'apprête à rentrer dans sa cinquième année, les artistes ukrainiens continuent de porter un message de résistance face à l'invasion russe et s'interrogent sur leur rôle en tant qu'artistes.

PAR HUGO LAUTISSER - CORRESPONDANCE DE KYIV (UKRAINE)

Par une fin d'après-midi fraîche du mois de décembre, à Kyiv, une quinzaine de jeunes artistes s'apprêtent à entamer une table ronde, inaugurant le cinquième numéro du magazine d'art indépendant ukrainien *Solomiya*. Alors que le premier artiste prend la parole, toutes les lumières s'éteignent subitement, plongeant la vaste salle de conférence du Pavillon de la culture dans le noir. « Ça commence bien ! » plaisante quelqu'un dans le public. Chacun active la lumière de son téléphone, une énorme batterie portable est reliée à une sorte de lampe de bureau et la réunion commence, dans un clair-obscur inquiétant, projetant les ombres démesurées des intervenants aux quatre coins de la salle. Depuis le début de l'invasion russe en février 2022, les Ukrainiens sont habitués à ces désagréments. L'hiver en particulier, l'armée russe pilonne les infrastructures énergétiques ukrainiennes, provoquant d'incessantes pannes de courant et de chauffage. Pas de quoi arrêter l'équipe de *Solomiya*. Le magazine indépendant a été lancé en avril 2022, à Kyiv, suite à la rencontre de Sebastian Wells, un jeune photographe originaire de Berlin, et de Vsevolod Kazarin, photographe ukrainien. La publication entend incarner une réponse artistique à l'invasion à grande échelle de l'Ukraine par la Russie, et met en avant les œuvres, récits et perspectives d'artistes émergents ou établis, reflétant les réalités sociales, politiques et personnelles liées à la vie en temps





Le Pavillon de la culture à Kyiv.

© Facebook / Pavilion of Culture.

« Chaque numéro est comme le dernier. On dépend de fonds et de différentes bourses. Chaque fois, c'est une quête pour trouver les ressources pour publier. On fait comme on peut, comme tout le monde dans ce pays. »

VSEVOLOD KAZARIN, PHOTOGRAPHE.



explique Vsevolod Kazarin devant le pavillon, à l'issue de la présentation. « Rien n'est simple. Il y a la possibilité de conscription militaire qui est une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes, les difficultés pour voyager en dehors du pays... », énumère Andrii Ushytskyi, l'un des collaborateurs du magazine. Le dernier numéro, *After Now*, « après maintenant », explore à travers les contributions d'une vingtaine d'artistes la difficulté de se projeter dans l'avenir en tant qu'Ukrainien, dans une guerre qui a commencé en 2014 avec l'invasion et l'annexion par la Russie de la Crimée et d'une partie du Donbass. « On essaye d'explorer les impasses de la communication et le paradoxe d'imaginer un avenir d'après-guerre dans un contexte de guerre permanente. On a cette impression d'être coincé dans des limbes, dont on ne peut pas sortir », ajoute Andrii Ushytskyi, qui a écrit un texte sur le sujet dans le dernier numéro du magazine. Dans le même numéro, Vsevolod Kazarin s'interroge, lui, sur la notion d'héroïsme à travers une conversation Telegram qu'il a menée pendant plusieurs mois avec un soldat en première ligne sur le front. « Au début, ce genre de terme - "héros" - était nécessaire. Cela a aidé à faire face. Mais dans une guerre de longue durée, les stratégies publiques réduisent au silence et marginalisent certaines voix, comme celles des soldats. Ils sont presque toujours décrits par des personnes extérieures : l'État, les journalistes, les artistes. Quand on dit "vous êtes un héros", on attend de cette personne qu'elle soit héroïque. Mais les Ukrainiens ne sont pas invincibles, ils abandonnent parfois », ajoute-t-il.

Solomiya Magazine,
No. 5, « After Now ».La couverture de Solomiya
Magazine, No. 5, « After Now ».

© Solomiya Magazine.



de guerre. « Chaque numéro est comme le dernier. On dépend de fonds et de différentes bourses. Chaque fois, c'est une quête pour trouver les ressources pour publier. On fait comme on peut, comme tout le monde dans ce pays »,

L'exposition de **Daria Koltsova**
« In the splendour of fallen
suns » à la Suprainfinit gallery
à Bucarest en 2024.

Photo : Roald Aron.



« Dans ces situations,
l'art devient souvent très
direct, presque illustratif,
parfois au détriment de
la distance nécessaire à
une véritable démarche
artistique. »

DARIA KOLTSOVA, ARTISTE.

Photo : Taras Bychko.



« Plus citoyenne qu'artiste »

En Ukraine, les artistes continuent inlassablement d'interroger la société et ses bouleversements, à la recherche de cet « après maintenant », dans un conflit qui s'éternise. Certains ont fait le choix de prendre les armes : entre 200 et 300 artistes ukrainiens auraient trouvé la mort sur la ligne de front. D'autres se battent avec leurs propres armes. Daria Koltsova est une artiste contemporaine multidisciplinaire, née en 1987 dans la ville de Kharkiv, à l'est du pays. Dans son travail, elle aborde la mémoire collective et individuelle, le traumatisme lié à la guerre, la fragilité, depuis 2014 et la première invasion russe en Ukraine. « Pendant les deux premières années de l'invasion à grande échelle, je me suis parfois sentie plus citoyenne qu'artiste. J'ai consacré beaucoup de temps à expliquer, à parler de la culture ukrainienne, à transmettre des messages. Dans ces situations, l'art devient souvent très direct, presque illustratif, parfois au détriment de la distance nécessaire à une véritable démarche artistique. J'ai toujours essayé de garder cette distance, de ne pas produire des œuvres trop immédiates, même si certaines questions me semblaient urgentes », explique l'artiste de retour d'une résidence en France. Elle travaille essentiellement à l'étranger depuis le début de la guerre et a réalisé plus de 100 expositions à travers le monde depuis 2022. « Je me sens responsable de ce que j'apporte dans l'espace public et à l'international. Par exemple, j'ai refusé une exposition dans un musée allemand parce qu'elle impliquait de partager l'espace avec des artistes conceptuels moscovites. À ce moment-là, ma position de citoyenne a primé sur ma carrière artistique. Je ne peux pas accepter une proposition qui normalise l'agression ou la présence de la culture russe dans un contexte où elle fonctionne encore comme un outil de propagande. »

De gauche à droite :

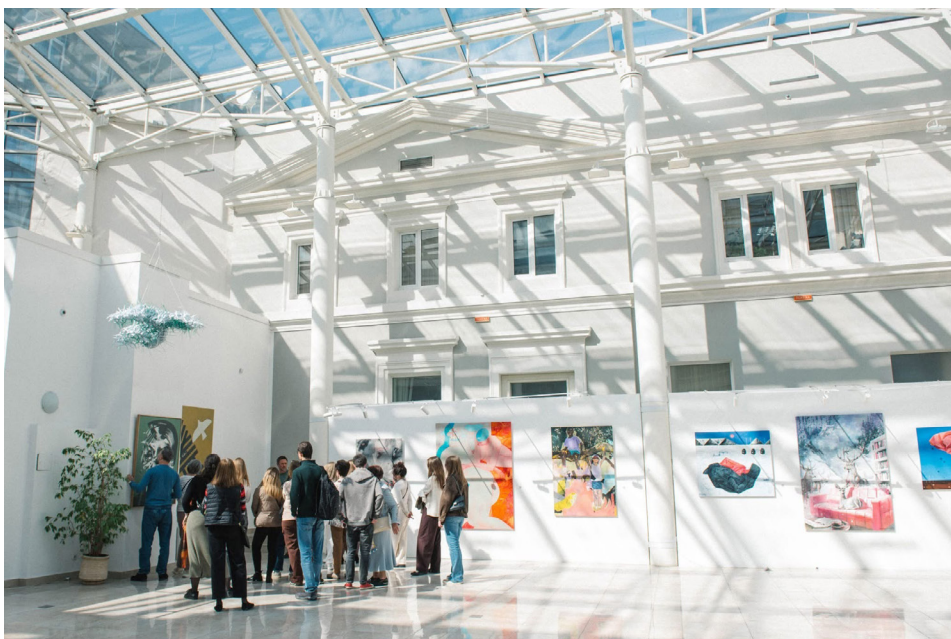
Les expositions « The Ray
Penetrates the Soil »
et « I dreamt... did I dream ? »
de **Sana Shahruradova**
à la Voloshyn Gallery
à Kyiv en 2024.

Courtesy Voloshyn Gallery.



Le musée Taras Shevchenko
à Kyiv.

© Facebook / The Taras Shevchenko
National Museum.



« Certains parmi mes amis avaient juste entendu parler de l'art ukrainien, mais c'était vu comme un art mineur. C'est le résultat d'une propagande très efficace de la Russie depuis toujours. »

OLENA ZARETSKA, PEINTRE ET ILLUSTRATRICE.

La diversité de l'art ukrainien

L'artiste Olena Zaretska, elle, a pris un virage à 180 degrés. Depuis le début de la guerre, en février 2022, elle a mis de côté son activité artistique de peintre et d'illustratrice pour consacrer son énergie à la promotion et à la restauration de l'héritage de ses grands-parents. Alla Horska et Viktor Zaretsky étaient deux figures majeures de la scène artistique ukrainienne des années 1960, connus pour leur engagement en faveur des droits civiques et leur combat pour la reconnaissance de l'identité ukrainienne. La mosaïque *Boryviter*, l'une de leurs œuvres emblématiques, créée à partir de smalt, céramique et verre coloré, représente un faucon en vol, symbole de liberté et de force. Elle est exposée dans un musée de Marioupol, une ville largement détruite et désormais occupée par l'armée russe. « On ne sait pas vraiment si la mosaïque a été préservée des bombardements, probablement pas », regrette Olena Zaretska, en déambulant dans les vastes salles du musée Shevchenko, du nom du célèbre poète, peintre et figure nationale ukrainienne, Taras Shevchenko. « Depuis l'invasion à grande échelle, beaucoup d'Ukrainiens ont ouvert les yeux sur la profondeur et la diversité de leur propre culture. Même parmi mes amis, beaucoup ont réalisé : "Ah, on a toujours eu ça ? Je ne savais pas." Ils avaient juste entendu parler de l'art ukrainien, mais c'était vu comme un art mineur. C'est le résultat d'une propagande très efficace de la Russie depuis toujours. Moi-même, je n'ai jamais visité Marioupol et je n'ai donc jamais vu la mosaïque de mes grands-parents. Peut-être que je ne pourrai plus jamais la voir. »



La mosaïque *Boryviter* d'Alla Horska et de Viktor Zaretsky, exposée à Trafalgar Square, à Londres.

Matthew Chattle / Alamy / Hemis.

En hommage au travail de ses grands-parents, Olena Zaretska a piloté un projet de reproduction à l'identique de la mosaïque, dans ses dimensions, couleurs et matériaux, avec l'aide d'artistes, d'artisans et de chercheurs. L'œuvre monumentale, conçue pour être transportable, a été exposée dans plusieurs villes d'Ukraine, à Trafalgar Square à Londres, et devrait prochainement être visible à Paris. « Ma créativité tourne autour de notre héritage artistique aujourd'hui. J'ai fait le choix très clair de ne plus travailler autour de mes propres inspirations artistiques pour l'instant. Ça me paraît plus important dans la situation actuelle, explique Olena Zaretska. Animer un workshop sur l'art ukrainien auprès des enfants est devenu un acte plus fort que celui de peindre. »